

POLITIQUE, LITTÉRATURE, SCIENCES, INDUSTRIE, COMMERCE.

L'ÉCHO SAUMUROIS

Paraissant les Mardis, Jeudis et Samedis,

JOURNAL D'ANNONCES JUDICIAIRES, INSERTIONS LÉGALES ET AVIS DIVERS.

BUREAU: PLACE DU MARCHÉ-NOIR.

PRIX DES ABONNEMENTS :

Un an, Saumur. . . 18 fr. » c. Poste, 24 fr. » c.
Six mois, — . . . 10 — — 13 —
Trois mois, — . . . 5 25 — 7 50

L'abonnement continue jusqu'à réception d'un avis contraire. — Les abonnements demandés, acceptés ou continués, sans indication de temps ou de termes seront complétés de droit pour une année. — L'abonnement doit être payé d'avance. — Les abonnements de trois mois pourront être payés en timbres-poste de 20 cent., envoyés dans une lettre affranchie.

Gare de Saumur (Service d'été, 14 mai).

DÉPARTS DE SAUMUR VERS NANTES.

3 heures 13 minutes du matin, Poste.
9 — 04 — — Omnibus.
2 — 21 — — soir, Omnibus.
4 — 13 — — Express.
7 — 13 — — Omnibus.
Le train des samedis part d'Angers à 5 h. 20 m. du soir et arrive à Saumur à 6 h. 41 m.

DÉPARTS DE SAUMUR VERS PARIS.

3 heures 25 minutes du matin, Mixte (prix réduit).
7 — 55 — — Omnibus-Mixte.
9 — 50 — — Express.
11 — 56 — — Omnibus-Mixte.
5 — 52 — — soir, Omnibus.
9 — 59 — — Poste.

PRIX DES INSERTIONS :

Dans les annonces 20 c. la ligne.
Dans les réclames 30 —
Dans les faits divers 50 —
Dans toute autre partie du journal. 75 —

ON S'ABONNE A SAUMUR,
AU BUREAU DU JOURNAL, place du Marché-Noir, et
chez MM. GRASSET, JAVAUD et MILON, libraires.
Les abonnements et les annonces sont reçus, à Paris,
à l'Office de Publicité Départementale et Étrangère,
LAFFITE-BULLIER et C^e, place de la Bourse, 8.

Chronique Politique.

On a reçu par dépêche télégraphique de Berlin, 21 juillet, la nouvelle suivante :

Le gouvernement français a informé officiellement le gouvernement prussien, que l'Autriche avait adhéré à la suspension des hostilités pendant cinq jours. On croit que l'Autriche consentira à son exclusion de la Confédération et à la reconstruction de cette dernière en dehors d'elle.

Le général de Manteuffel a pris le commandement supérieur de l'armée du Mein.

Un commissaire civil prussien va être installé à Francfort.

Les informations qui nous arrivent de Vienne continuent à favoriser l'espoir d'un dénouement pacifique. Un télégramme adressé de cette ville à Manheim, confirme nos renseignements et assure que le parti de la paix l'a emporté ; que l'Autriche est prête à accepter les propositions françaises et à se résigner à la création, sous l'hégémonie de la Prusse, d'une confédération dont elle serait elle-même exclue. Suivant une correspondance de l'agence Bullier, ce qui aurait le plus contribué à faire prévaloir les sentiments pacifiques dans les conseils de l'empereur François-Joseph, c'est le consentement donné par la Prusse, sur les instances de la France, à ce que l'Autriche pût conserver une certaine influence sur la future confédération du Sud, formée nécessairement de la Bavière, du Wurtemberg et de Bade, et peut-être même encore de deux ou trois autres petits Etats.

C'est là, à peu de chose près, ce que disait hier le *Mémorial diplomatique*.

On sait que, le 18, la flotte de l'amiral Persano, forte de 12 navires cuirassés et de 11 autres bâtiments de guerre, avait commencé l'attaque des fortifications du port Saint-George dans l'île de Lissa ; après une canonnade de six heures, elle cessa son feu et se retira à Lesina, dans l'île de ce nom au nord-est de Lissa. Le lendemain, 19, elle renouvela son attaque, sans succès, disent les rapports autrichiens, avec assez de succès, disent les rapports italiens, pour faire taire les batteries ennemies, forcer la passe du port, et commencer même un débarquement. Le 20 juillet parut l'amiral Tegethof avec ses sept frégates cuirassées et quelques autres bâtiments, dont un vaisseau de ligne. La bataille s'engagea, elle paraît avoir été acharnée et meurtrière. Dès le début, une frégate italienne cuirassée, le *Roi-d'Italie*, fut coulée bas par la frégate autrichienne, également blindée *Ferdinand-Maximilien*. Un peu plus tard, la canonnière italienne *Paestro* prit feu ; il y a eu là un trait héroïque, et qui rappelle le fameux épisode du *Vengeur* : le commandant et l'équipage refusèrent d'abandonner le navire et sautèrent en l'air au cri de : « Vive le roi ! vive l'Italie ! » Du côté des Autrichiens on ne signale aucune perte, quoique leurs vaisseaux aient dû être considérablement avariés. Sur la question de savoir quelle est celle des deux flottes qui resta finalement maîtresse du champ de bataille, les récits des deux parties sont tout-à-fait contradictoires. D'après les dépêches de Florence, l'amiral Persano, malgré la perte de ses deux navires, aurait offert de nouveau

le combat à l'escadre autrichienne, mais celle-ci aurait battu en retraite sur Lesina, sans être, du reste, poursuivie. D'après les dépêches de Zara, ce serait la flotte italienne qui, complètement battue, en dépit de sa supériorité numérique, se serait retirée à toute vapeur sur Ancône, poursuivie par l'amiral Tegethof. Nous ne tarderons sans doute pas à savoir où est la vérité.

Au point de vue de la stratégie navale, telle qu'elle a été renouvelée par l'invention du blindage des vaisseaux, il sera très-intéressant de connaître tous les détails de cet engagement, où il semble qu'on puisse dès à présent soupçonner une infériorité d'armement ou de manœuvres de la part de la flotte italienne. C'est la première bataille rangée qui ait eu lieu en mer entre navires cuirassés. On sait que naguère les Américains firent un grand et habile usage des bâtiments blindés ; mais, à part quelques rencontres isolées, connues de tout le monde, leurs flottes furent exclusivement employées à attaquer des fortifications ou à forcer des passes. Un point non moins important à étudier est celui de savoir quelle est la force de résistance que conservent encore les bâtiments en bois en face des navires cuirassés. Nous voyons dans le récit autrichien de cette bataille de Lissa, un vaisseau de ligne en bois, sauf erreur, l'*Empereur*, entouré de quatre frégates cuirassées italiennes, leur résister vigoureusement et même se débarasser d'elles sans autre avarie que la perte de son beaupré et de son mât de misaine. On se souvient peut-être que l'amiral Farragut, quand il força la passe de Mobile, rencontra, dans les eaux intérieures, un bé-

lier cuirassé du Sud, qu'il l'attaqua avec des navires en bois et le força à baisser pavillon.

Du Tyrol on annonce une nouvelle rencontre, à Tiarno, entre les volontaires garibaldiens et les Autrichiens, dans laquelle ceux-ci auraient été complètement repoussés.

Une grande agitation règne à Francfort. Les habitants paient cher leurs sentiments anti-prussiens : le général Manteuffel, qui a remplacé le général Vogel de Falkenstein, vient de frapper la ville d'une nouvelle et exorbitante contribution de vingt-cinq millions de florins, sans parler d'autres exigences non moins intolérables. Est-ce d'après les ordres de M. de Bismark, qui, si l'on se souvient de l'anecdote de notre correspondant de Berlin, aurait obtenu du roi Guillaume la faveur de régler lui-même le sort de Francfort ?

On écrit de Madrid, à la date du 21 juillet.

Aujourd'hui ont commencé les visites domiciliaires pour les recherches d'armes.

Madrid est tranquille. La Bourse est sans affaires.

Les lettres de Rome du 18 annoncent qu'un consistoire purement religieux sera tenu le 27 juillet. Des mesures définitives y seront proposées contre le cardinal d'Andrea.

Le cardinal Antonelli est de nouveau souffrant de la goutte ; on parle de sa démission ou de son remplacement au moins intérimaire par le cardinal Mertel.

Les fourgons de l'armée française ont commencé à évacuer le matériel sur Civita-Vecchia. Les officiers ne renouvellent pas leurs baux de

FABLETTON.

12

L'HOMME AU CHIEN MUET

Par M. Prosper Vialon.

PREMIER VOLUME.

(Suite.)

La voix de Jean-Louis se faisait entendre, apportée de temps à autre par des bouffées de vent ; et l'officier, dans la crainte qu'on pût venir à sa rencontre, ne voulant pas arriver par le même chemin que son domestique, au lieu de suivre l'avenue, se dirigea vers les bas-fonds.

Il fut arrêté, après une demi-heure de marche, par un cours d'eau large et profond. De l'autre côté de ce ruisseau, qui borde la futaie, une double rangée de noyers séculaires, sur le versant d'une grande prairie. Cette prairie occupe tout le fond de la vallée, touchant d'un côté à Treffieux, de l'autre bout, mais à une lieue du château, à une grande ruine récemment achetée par Michel.

Le comte se trouvait alors aussi rapproché de la ruine que de Treffieux ; il vit par la pensée ces vieux

bâtiments qui l'avaient si fort impressionné dans son enfance pendant qu'ils appartenait aux Du Taillis.

Le long des murs démantelés de cet ancien couvent, Emile avait eu des peurs lancinantes, chaque fois que Jean-Louis, pour le ramener, la nuit, des Gouttes au château, avait pris par la vallée. Des hiboux chantaient sans cesse dans les vieux murs, et leurs cris lugubres s'éveillaient dans les souvenirs du maître de Treffieux.

Le commandant eut envie de revoir cette ruine... pourquoi ?

Peut-être pour se prouver que son âme d'homme était plus forte que son âme d'enfant. Cette demi-frayeur qu'il avait eue, dans la chambre rouge, abandonnait l'officier.

Marchant dans la futaie, car il n'avait pu franchir le cours d'eau, le comte arriva à un vieux pont et se trouva en face du monastère qu'il aborda résolument. Les murs d'enceinte n'existaient plus : dans toute leur étendue des décombres jonchaient le sol.

La partie du couvent qui, seule, restait debout et couverte, était encore considérable ; autour d'elle, des pans de murs tombés d'un seul coup, des colonnes en pierre, des fragments de rosaces, des

morceaux de granit ouvragés ; sur ces débris, des ronces. Le lierre est le dernier ami des murs, la ronce est le dernier soupir des ruines. Enterrées sous elles, elles sont muettes, mornes, bientôt oubliées.

Une portion des cloîtres était debout. L'officier s'engagea sous ces cloîtres, et entra avec précaution dans ce bâtiment dont les fenêtres ogivales n'avaient plus d'ogives, et dont les portes cintrées n'avaient plus de cintres. C'est-à-dire qu'il crut entrer par une brèche, et vit de l'intérieur le ciel par d'autres brèches plus ou moins ravagées.

Son arrivée déranga quelques oiseaux de nuit, qui s'enfuirent à tire d'ailes, mais sans bruit.

Le commandant marchait avec précaution, car l'obscurité était complète, et il avait à redouter de sentir, d'un moment à l'autre, le sol manquer sous ses pas.

Pour l'imagination, une ruine n'a pas d'étages déterminés : parvenu à son faite, on croit pouvoir monter encore ; redescendu à sa base, on craint de se perdre dans l'abîme.

Le maître de Treffieux ne se préoccupait pas encore du sommet de ce vieil édifice ; il cherchait simplement à en éviter les souterrains.

Son pied heurta contre une pierre, et son pied tâtonnant rencontra une autre pierre superposée.

Il monta un escalier, retenant son souffle à chaque pas, retenant son pas à chaque souffle. Le maître de Treffieux se trouva dans un appartement dont le sol était une voûte.

Le plancher, qui autrefois devait le couvrir, avait été enlevé depuis longtemps, car Du Taillis n'était pas homme à laisser un plancher dans une ruine.

Au bout de cette pièce, qui s'élevait jusqu'aux toits vermoulus, les étages intermédiaires n'existant plus, était une fenêtre indéfiniment prolongée par des crevasses ou des démolitions vers le sommet de l'édifice.

Comme le soleil fait se tourner vers lui la fleur qui est prisonnière, de même le jour attire la créature qui, volontairement ou par force, est plongée dans les ténèbres. Le commandant, marchant avec la même précaution qu'à l'étage inférieur, parvint à cette fenêtre sur laquelle il s'accouda, heureux, après cette traversée, qui n'était peut-être pas sans péril, d'avoir un point d'appui sûr et commode.

L'homme qui, par courage, ou par témérité, ou par insouciance de sa conservation, accomplit un acte hasardeux, ou en dehors des actes des autres

location, vu la prochaine exécution de la convention du 15 septembre.

La crise monétaire continue.

Pour les articles non signés : P. GODET.

Nouvelles Diverses.

On lit dans le *Moniteur* :

L'Impératrice et le Prince Impérial sont de retour à Paris. L'Empereur est allé à leur rencontre à la gare du chemin de fer de l'Est. Leurs Majestés et Son Altesse Impériale sont rentrées à cinq heures au palais des Tuileries.

— Le *Moniteur* contient un décret du 18 juillet promulguant le sénatus-consulte modifiant la constitution.

— M. Eugène Audouard écrit de Marseille, le 20 juillet, au *Phare de la Loire* :

J'ai aujourd'hui de mauvaises nouvelles à vous donner. Contrairement à ce que vous disaient mes dernières correspondances, la santé publique s'est altérée. Le choléra a éclaté de nouveau, et comme un coup de foudre. Samedi, on citait un premier cas à l'hospice de la Conception; dimanche, l'épidémie se manifestait à l'Hôtel-Dieu; lundi on annonce 7 décès cholériques, mardi 21 et mercredi 27. Vous devez penser combien l'on a été douloureusement surpris.

Voici une opinion exprimée hier, devant moi, par l'un des médecins les plus justement renommés de notre ville : c'est que le choléra ne nous a jamais complètement abandonnés depuis son invasion de l'année dernière; l'épidémie actuelle n'est donc pas une importation étrangère, nous arrivant avec l'importance habituelle, mais seulement, sans doute, une recrudescence occasionnée par les chaleurs excessives que nous avons eu à supporter dans les derniers jours. On a, du reste, remarqué que le choléra apparaît ordinairement deux années de suite, et que la seconde invasion est toujours, comme cela nous est arrivé en 1854-55, bien moins pernicieuse que la première.

— La nommée Augustine Deniau, veuve Pierre Chiron, vient de mourir à Vendôme, dans des circonstances extraordinaires. Cette femme se disposait à boire, lorsqu'en portant le verre à ses lèvres, elle sentit quelque chose s'arrêter dans son gosier : elle cracha avec force et rendit une guêpe qu'elle avait avalée et qui était encore vivante; mais en même temps elle se plaignit d'une vive douleur au fond de la gorge, causée par la piqûre de la guêpe. Bientôt la langue enfla démesurément et en peu de temps la veuve Chiron mourut asphyxiée.

— Les doutes qu'on avait sur la réapparition de l'oidium, dans les vignobles de la Bourgogne et du Bordelais, doivent cesser en présence des informations nombreuses et positives reçues de ces contrées. La maladie a décidément

reparu; elle est même assez intense dans certains cantons, mais en général son influence sera bénigne, surtout si le beau temps persiste. Les propriétaires et closiers n'en pratiquent pas moins avec une grande activité le suffrage.

— Encore le fusil à aiguille, écrit-on de Paris au *Phare* : Giroux vient d'exposer un grand dessin au crayon noir, qui représente, de proportion naturelle, ce fusil destructeur qui attire la curiosité des passants. On voit aussi, chez plusieurs marchands de curiosités, des objets dont on n'avait pas encore parlé : ce sont des pistolets à aiguille dont la fabrication paraît remonter à plusieurs années.

Les collectionneurs feront bien de se hâter. Sous peu de temps, le fusil à bague et à piston sera devenu un objet de curiosité historique. Au moment où nous écrivons, toutes nos manufactures d'armes sont occupées à transformer les batteries des fusils d'infanterie. Il s'agit surtout de la charge par la culasse; quant au système d'explosion, l'on a mieux, plus rapide et plus économique que la carabine prussienne à aiguille.

— On lit dans la *Gazette des étrangers* :

On s'occupe d'un nouveau système de décors et de machines qui serait, dit-on, appliqué au nouvel Opéra. Dans ce système, les frises sont supprimées; elles sont remplacées par un panorama mobile s'avancant et se reculant à volonté, avec sa voûte dans l'axe de la face au lointain, au moyen d'un appareil très-prompt et très-facile à manier, se pliant du haut en bas, comme un éventail, pouvant disparaître pour faire place aux rideaux que l'on pourra faire descendre des cintres, et reparaître instantanément quand on voudra s'en servir de nouveau.

Ce panorama s'éclaira d'un seul jet. La lumière, tamisée à travers une série de transparents, tombe sur la scène comme celle du soleil sur la terre.

Le plancher est devenu mobile. Les mouvements du sol sont imités, sans effort, sur tous les points de la scène. Sans travaux, sans dépense même, le plancher se défonce sur une ou plusieurs rues, ou sur toute sa surface. Les praticables s'élèvent sur le théâtre avec la rapidité des changements à vue.

Chronique Locale et de l'Ouest.

Mgr l'Evêque d'Angers, informé de la manifestation religieuse qui a eu lieu à Saumur le dimanche 15 juillet, a adressé de Cholet la lettre suivante aux habitants de la paroisse Saint-Pierre de notre ville :

« Mes bien chers frères, habitants de la paroisse de St-Pierre, à Saumur :

« Je suis au milieu de vous de cœur et d'esprit, mais je voudrais y être aussi de corps et présent pour vous adresser la parole. C'est que j'ai besoin de vous dire, mes chers enfants, combien j'ai été heureux et touché en apprenant les preuves d'attachement que vous avez données à votre digne et vénérable curé, et notamment la manifestation de votre foi en allant processionnellement prier, pour le cher malade, la protectrice de votre ville, Notre-Dame des Ardilliers, celle que l'Eglise appelle *le salut des infirmes, la consolatrice des affligés*. Tous ont voulu y prendre part, les jeunes enfants, les pères, les mères, les riches, les pauvres surtout, et en particulier, je le sais, ce quartier des travailleurs auxquels il a toujours témoigné une si bienveillante affection. C'est que tous vous formez une famille dont il est le père; vous êtes un corps pour lequel il n'y a qu'un cœur et une âme, et que, comme au temps de la primitive Eglise, tout entre vous est commun : *erant illis omnia communia*. Oui, tout doit être commun, la douleur comme la joie, la prospérité comme la détresse; si un membre souffre, disait l'apôtre saint Paul, tous les autres souffrent avec lui; mais si c'est la tête, le chef, le père, tous partagent ses langueurs et sa maladie.

« O, mes bien chers frères, je comprends vos sentiments, et vous comprenez vous-mêmes ce que c'est qu'un bon prêtre, un saint pasteur; s'il en est qui l'ignorent, qui dédaignent son divin ministère, vous leur montrerez quel en est le prix, et puisque je laisse tomber ce mot, vous leur apprendrez que ce n'est pas avec de l'or, ni avec de l'argent qu'on paie ses services, mais avec le cœur, mais par la reconnaissance; c'est, pour un grand nombre d'entre vous, le seul trésor que vous puissiez lui offrir, il le reçoit avec bonheur, et la religion le bénit et en double la valeur.

« Oui, mes chers enfants, je vous l'ai dit souvent : aimez vos prêtres, respectez vos prêtres, ce sont vos guides, vos amis, vos protecteurs. Du haut de la chaire de vérité, ils ne vous adresseront jamais que des conseils dictés par la foi, par un intérêt personnel; leurs mains ne se lèveront que pour vous bénir, leurs cœurs ne s'ouvriront que pour vous aimer, et nous qui sommes votre premier père, votre premier pasteur, nous voulons aujourd'hui, quoique de loin (car la foi ne calcule pas les distances), nous voulons vous bénir tous :

† Au nom du Père, et du Fils, et du St-Esprit.

† GUILL., EVÊQUE D'ANGERS.

« A Cholet, le 19 juillet, jour de la fête de saint Vincent-de-Paul. »

La santé de M. Fourmy va toujours en s'améliorant, mais lentement. Il ne sera plus donné de bulletin de l'état de ce vénérable prêtre, à moins qu'il ne survienne quelque com-

plication, ce que rien ne fait présager quant à présent.

Hier matin, à l'ouverture des classes, deux jeunes collégiens manquaient à l'appel. Aussitôt les conversations se sont engagées et les camarades ont dévoilé un complot en cours d'exécution.

Nos deux jeunes héros, passionnés pour la gloire, désespérant sans doute de recevoir des lauriers à la distribution des prix, étaient partis en conquérir d'autres d'un genre tout différent sur les champs de bataille, dans les rangs de l'armée... autrichienne. Tel est, du moins, le bruit qui a couru hier à Saumur.

Mais les papas, jugeant, à pareille heure, le moment inopportun, ont fait jouer le télégraphe, et nos jeunes étourdis ne pourront pas même entrer dans la capitale et respirer un peu l'air de la liberté; on s'attend prochainement à les voir rentrer sous le toit paternel, où ils recevront sans doute la récompense de leur vaillante conduite.

Le 19 juillet, il est né dans l'étable du sieur Robineau, cultivateur à la Vicairie, commune de la Breille, un phénomène. Une génisse a mis au jour un veau ayant cinq jambes, dont trois en avant; l'arrière-train n'a aucune particularité. La jambe gauche de devant est double, la bifurcation commence à l'épaule dans la partie interne et a occasionné une déviation de l'épaule. Cette jambe supplémentaire est un peu moins longue que le membre principal. Celui-ci a 0^m46^c de longueur totale, tandis que le membre phénoménal a 0,07 de sa naissance de l'épaule jusqu'au genou et 0,22 du genou à l'extrémité du pied.

VILLE DE SAUMUR.

FÊTE DU 15 AOUT.

Nous, Maire de la ville de Saumur, député au Corps-Législatif, commandeur de la Légion d'Honneur;

Considérant que la solennité du 15 août est une fête nationale;

Considérant, en outre, que cette solennité a été de tout temps la fête de la ville de Saumur;

Après nous être concerté avec les autorités militaires,

Avons arrêté les dispositions suivantes :

ART. 1^{er}. Le jour du 15 août, à 5 heures du matin, une salve de 21 coups de canon, tirée sur le quai Saint-Nicolas, annoncera la solennité du jour.

ART. 2. Un *Te Deum*, auquel seront conviés les autorités civiles et militaires, sera chanté à une heure de l'après-midi dans l'église Saint-Pierre.

ART. 3. Immédiatement après le *Te Deum* une revue militaire sera passée sur le quai de Limoges.

hommes, prend sur l'espèce humaine une sorte d'autorité, en même temps qu'il grandit à ses propres yeux de toute l'importance de la chose faite.

Dans l'état d'esprit où était le jeune comte, cette oisiveté, dans la ruine était plus émouvante pour lui qu'une bataille. Aller là, c'était vouloir se prouver à lui-même que rien, de l'autre monde, ne l'effrayait; que s'il n'avait pas eu plus d'initiative dans la chambre rouge, c'est que son père était en jeu.

Le commandant voulait donc s'éprouver à une autre sorte de vision... Donnons aux choses leurs vrais noms : il cherchait des revenants, et, pour en trouver un qui ne fut pas son père, avec lequel il put agir librement, il s'était exposé de sang-froid à se rompre le cou...

Mais comme l'émotion qu'il affrontait n'arrivait pas, car rien ne se montrait dans la ruine, ce fut avec un commencement de déception qu'il examina les dehors du couvent, le terrain sur lequel il était situé, les bois qui l'environnaient, et la prairie qui se perdait à quelques cents pas de ces vieux murs dans une obscurité complète.

Le maître de Treffieux, vu ainsi, du dehors, à cette fenêtre en ruine, eût pu véritablement passer pour un esprit des ténèbres attendant que l'aube

vint lui rendre sa mystérieuse invisibilité.

Un coup de sifflet perçant, bien qu'il fût contenu, arracha tout-à-coup le jeune homme à la déraison qu'il envoyait, sans doute, en ce moment, aux scènes de la chambre rouge.

Un bruit de pas le rendit anxieux.

Ce bruit, d'abord à peine perceptible, grandit bientôt et devint un peu plus tard tout-à-fait distinct... il fut évident pour le comte que quelqu'un ou quelque chose, parti d'un endroit rapproché, s'avavançait lentement vers le côté des ruines où se trouvait le jeune homme.

Nous disons quelqu'un ou quelque chose, car le maître de Treffieux n'eût pu préciser si c'était une créature humaine qui marchait, ou si c'était une bête sauvage qui rôdait autour de ce vieux logis.

Si c'était un homme, il marchait les pieds nus; et pourtant cette marche semblait enchevêtrée comme si plus de deux pieds eussent touché le sol.

Dans l'attention dont il entourait l'arrivée de ce mystérieux visiteur, le commandant sentit une inquiétude lui venir : ce frisson que ressent tout être courageux, déterminé à se défendre, quand il songe que pas une arme n'est sous sa main, et que, s'il est énergique, sa force doit céder à une force

plus grande ou à une attaque qui impressionne toujours : l'agression spontanée d'un animal dangereux.

Autour du commandant pas une pierre qui, placée dans la main de l'officier, eût fait de son bras une massue. Les pierres tombées du mur n'étaient plus sur la voûte, et les moellons restés à la fenêtre semblaient soudés dans leur mortier.

En regard de cette absence de choses défensives, pas une porte... Un chemin tout ouvert, le chemin qu'il avait suivi, et peut-être encore d'autres chemins que la nuit lui cachait.

A tout bien prendre, le comte préféra, dans son voisinage, un homme à toute autre bête... un loup ou un chien pourrait l'étrangler; un homme, s'il n'avait affaire dans l'appartement où était M. de Treffieux, passerait à quelques pas de lui, sans même soupçonner sa présence.

Les pas se rapprochaient et le comte, avançant la tête avec précaution, vit au-dessous de lui, devant l'ouverture par laquelle il était entré, un homme, et autour de cet homme, plusieurs ombres.

Les dimensions de ces ombres étaient inégales; une les dominait toutes sans proportions... Entre l'homme et plusieurs loups, dont les dents se heurtaient de frayeur, un chien d'une taille énorme, la

tête haute, flairait du côté de M. de Treffieux.

L'esprit du commandant fut tout-à-coup frappé par un rapprochement étrange... Il avait déjà vu cet homme, et ce molosse, dont le regard lumineux, fixé sur lui, rappelait à l'officier l'ouverture inconnue de la chambre rouge.

D'où venait cet homme qui se trouvait mêlé aux visions de cette chambre?... car c'était bien le même personnage qui avait joué un rôle d'intermédiaire dans les apparitions du grand-maître de Treffieux... même pose, même taille, même accoutrement.

La pensée du jeune homme se reporta au jour de l'arrivée à Treffieux. Cette lumière fauve dans la forêt, la marche invisible d'un être humain précédant ou suivant cette double clarté; l'affirmation de Michel sur les meneurs de loups, revinrent à la mémoire du jeune comte; puis encore ces intermédiaires entre cet homme et le grand-maître de Treffieux.

Étaient-ils tous les deux habitants de l'autre monde? Ou bien, dans un rêve incomplet, la présence de l'un évoquait-elle le souvenir de l'autre?...

Remémorations fatigantes, suppositions plénières de troubles, accablantes pour l'officier...

L'homme appela le chien, et le chien ne bougeant pas, l'être mystérieux regarda où flairait le molosse...